

www.e-rara.ch

Oeuvres Posthumes De Frédéric II, Roi De Prusse

Friedrich

[Basel], 1789

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH Ah II 24-35

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88944>

Tantale en procès. Comédie.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

T A N T A L E

EN PROCÈS.

C O M E D I E.

*Tantalus a labris sitiens fugientia captat
Flumina.*

T A N T A L E

RECEIVED

C O M E D I E

I
o
de
la
lop
bie
Je
pa
fo
rap
ma
lul
m

lib
de
te
pr
ve
de
de
E
ju

F A C T U M,

S E R V A N T D E

P R O L O G U E.

EQUITABLE PUBLIC! Je suis juif, et l'homme contre qui je plaide est un poète, nommé *Arouet de Voltaire*. Le sujet de mon procès, que je prends la liberté d'exposer à votre jugement, pourra développer son caractère, et vous faire connaître combien il est dangereux d'avoir à faire à ma partie. Je ne chercherai point comme lui à séduire le public par un mémoire pour les juges, rempli de mensonges et de faits entièrement opposés aux pièces rapportées de part et d'autre, et remises entre les mains du grand chancelier. Je n'irai point comme lui sonner à toutes les portes pour débiter moi-même mon factum.

Je ne puis comme lui emprunter l'habit noir d'un libraire pour aller à la cour, et me jeter aux pieds des princes et princesses, pour implorer leur protection. Je ne suis pas si mal avisé, comme lui, de prescrire à mes juges ce qu'ils doivent ou ne doivent pas faire. Je ne hasarderai jamais, comme lui, de ratifier des mots dans un billet, et d'y ajouter des lignes entières au préjudice de mon adversaire. Enfin je n'aurai jamais l'effronterie de taxer mes juges d'ignorance, et de prétendre, comme lui, qu'on

doive (pour sauver ma réputation) changer des lois établies pour le bonheur de la société, pour rassurer le petit contre le grand, et le moins riche contre celui qui vit dans l'opulence. Non ! je vous respecte trop, juste et clairvoyant Public, pour songer à vous en imposer, et m'exposer par des mensonges à mériter votre indignation, votre indifférence pour mon affaire et votre mépris. Je suis négociant, deux mille écus ne peuvent me ruiner, ni faire ma fortune ; mais celle-ci dépend de la bonne ou mauvaise idée que vous pouvez avoir de mon commerce.

Je jure, par ce qu'il y a de plus sacré, par vous-même, que je n'ajoute et ne diminue rien aux circonstances qui ont donné lieu aux plaintes que j'ai pris la liberté de faire à Sa Majesté contre *Voltaire*, et au procès dans lequel j'ai été entraîné par les indignes procédés du plus ladre et détestable des poètes et des hommes : c'est l'auteur de la *Henriade*. Pardonnez, cher Public, les expressions dictées par la douleur d'un jeune homme malheureux, auquel la cruelle vengeance de *Voltaire*, contre le fils, vient d'enlever ce qu'il avait de plus cher au monde, un père, qui aimait et était tendrement aimé de ses enfans, dont il faisait seul tout le bonheur ; un père bon citoyen, et j'ose le dire, estimé de tous ceux dont il avait l'honneur d'être connu ; oui, c'est de ce père que je pleure, et que l'ingratitude, l'avarice et la friponnerie la plus avérée vient de m'enlever pour jamais. La garde qu'on m'a
donnée

donnée par la surprise de *Voltaire* à l'insçu du grand chancelier, vient de donner à ce père une mort subite, et M. de *Voltaire* serait-il encore assez dénaturé pour entendre les plaintes et les cris de plusieurs orphelins, pour voir sans remords les larmes et la désolation d'une famille entière, sa triste situation et son désespoir, ouvrage unique des fourberies du sieur de *Voltaire*!

Pardon encore, cher Public! mon cœur ulcéré me fait oublier ce que je vous dois, c'est de vous parler de mon procès, pour pleurer l'irréparable perte que je fais en perdant un bon père; et qui de vous serait assez affreux stoïcien pour condamner les larmes que je verse sur ce papier?

EXPOSÉ DU PROCES.

LE 23 novembre 1750, M. de *Voltaire* me fit venir à Potsdam, et me proposa d'aller pour son compte à Dresde, lui acheter des billets de la *steuer* à trente-cinq pour cent de perte. Je répondis audit sieur *Voltaire*, qu'un pareil commerce ne pouvait manquer de déplaire au roi de Prusse; sur quoi il me protesta qu'il était trop prudent pour rien entreprendre sans le consentement de Sa Majesté; qu'au contraire, si je m'acquittais bien de sa commission et lui procurais des billets à trente-cinq pour cent de perte, je pourrais sûrement compter sur sa protection, et sur un titre extrêmement flatteur pour moi. De pareilles espérances me firent accepter une lettre de change de quarante mille livres sur Paris, une autre de quatre mille écus sur le juif *Ephraïm*, une autre de quatre mille quatre cents quatre écus sur mon père. Enfin, suivant des conventions faites entre nous, je lui remis des diamans, qu'il garda pour sa sûreté, de la somme de dix-huit mille quatre cents trente écus, qu'il venait de me confier avant de partir pour Dresde. Le juif *Ephraïm* refusa de me payer les quatre mille écus, disant n'en rien devoir au sieur *Voltaire*. Celui-ci envoya à différentes reprises son domestique, et lui ordonna à la fin de ne me point quitter que je ne fusse sorti de la ville. Le lendemain de mon

départ, *Ephraïm* lui représenta qu'il avait mal fait de m'employer pour un commerce dans lequel je ne me mêlerais sûrement pas, parce que je vendais souvent des diamans à la cour de Dresde, et que je pourrais fort bien le trahir. *Ephraïm* lui offrit en même temps de lui faire avoir pour trente mille écus des billets de la *steuer*, sans prétendre de lui ni argent ni aucune lettre de change, avant que de lui avoir livré les billets, et lui demanda seulement l'honneur de sa protection à la cour, ce que le sieur *Voltaire* ne refuse jamais à pareil prix. Cette offre du juif *Ephraïm* fit d'abord repentir *Voltaire* de la commission qu'il m'avait donnée, et l'engagea la poste suivante à faire protester à mon insçu la lettre de change de quarante mille livres qu'il m'avait donnée à négocier sur Paris, et que j'avais effectivement négociée par M. *Homan* de Leipzig. J'ai un billet en main signé du sieur *Voltaire*, dans lequel il est dit que je ne dois lui tenir compte de la lettre de quarante mille livres que le 14 décembre. Cependant cette lettre se trouvait déjà le 12 de ce mois protestée par l'ordre du sieur *Voltaire* à Paris. J'ai appris tout cela à mon retour de Dresde, et j'ai fait des reproches au sieur *Voltaire* sur le tort infini que ce protêt m'allait faire dans mon commerce. Je lui représentai qu'il m'aurait ruiné sans ressource, si j'avais été assez malheureux d'acheter des billets; qu'il était très-facile d'apercevoir dans son procédé la mauvaise intention qu'il avait de me laisser dans l'embarras, ayant protesté la lettre

de change que je n'avais acceptée que pour lui faire plaisir ; n'ayant pas comme lui de la protection suffisante pour me garantir des suites d'un pareil trafic. Le sieur *Voltaire* me répondit que j'avais été trop lent à le servir dans une affaire aussi pressante ; que toutes mes démarches étaient des fraudes ; que je devais tâcher à les réparer ; que rien n'est plus facile que d'acheter de ces billets de *steuer* au prix courant, quand on est sur les lieux ; et qu'il était très-mécontent de me revoir sans ces billets ; qu'il les aurait sûrement gardés. Là-dessus je lui dis que je ne pouvais laisser passer cette affaire sans me plaindre. Lui, pour m'appaiser, me dit qu'il me dédommagerait de tout, qu'il payerait les frais du protêt et ceux de mon voyage. Quant à ma peine et à ma perte de temps, que je serais content ; qu'il voulait commencer par m'acheter les brillans qu'il avait eus à moi pendant mon absence, les ayant déjà portés à Potsdam sur sa croix et sur son habit de théâtre. Effectivement, le jour de son arrivée à Berlin, il m'acheta pour trois mille écus de brillans, dont je lui rendis le surplus de la somme de quatre mille quatre cents trente écus, qu'il m'avait assignés sur mon père. Nous nous donnâmes à cet égard réciproquement des quittances, comme quoi nous n'avions plus rien à prétendre l'un de l'autre, touchant ces brillans ; la lettre protestée et le tort infini que cela me fait dans mon commerce mis à part. Trois jours après ce marché fini, le sieur

Voltaire me demanda encore des bagues pour la valeur de deux mille écus, et me dit de revenir dans quelques jours. Dans cet intervalle, il envoya chez moi pour me prier de lui céder quelques meubles. Là-dessus je lui envoyai un grand miroir, et je me rendis chez lui pour le prier de finir le dernier marché, ou de me rendre mes diamans. Le sieur *Voltaire* enferma ce miroir dans son cabinet, en me disant, qu'il ne me payerait pas les derniers brillans ni le miroir; qu'il les garderait pour se dédommager du marché trop précipité qu'il prétendait avoir fait avec moi trois jours auparavant, quoique ces brillans de trois mille écus eussent été taxés par *M. Reclam*, avant le marché conclu. Il me tira par force en même temps une bague du doigt dans le château : son domestique, nommé *Picard*, était présent ! il me ferma la porte au nez, et me dit de m'aller plaindre où je voudrais. Le lendemain *Voltaire* vint chez un lieutenant-colonel au service du roi, le prit pour juge de cette affaire, et le pria de me faire venir chez lui. A peine fus-je entré, que *Voltaire*, en présence du lieutenant-colonel, me poursuivit par toute la chambre, le poing sur la gorge, en me disant que j'étais un fripon, et que je ne savais pas à qui j'avais à faire; qu'il avait un pouvoir en main de me faire mettre dans une basse-fosse pour le reste de mes jours; mais que sa clémence d'ailleurs était encore ouverte à mes infamies, si je voulais reprendre les brillans que je lui avais vendus, et lui rendre les trois mille écus et tous les billets de sa main. Je lui

répondis que cela ne se pouvait pas, et qu'il n'aurait pas acheté les brillans, s'il n'y avait pas trouvé son compte; d'autant plus qu'il les avait fait taxer avant le marché. *Voltaire* en fureur, voulut me maltraiter. Je sortis de la chambre pour aller porter mes plaintes à S. M. Le roi indigné du procédé de *Voltaire*, a renvoyé mes plaintes au grand chancelier, avec ordre de nous juger avec rigueur. J'ai déjà comparu avec le sieur *Voltaire* à deux séances. Son domestique *Picard* assermenté, lui a déjà donné un démenti, sur ce qu'il niait m'avoir pris une bague par force. Je le somme de présenter les conventions faites entre nous. Il dit qu'il n'y en a point; qu'il m'a confié la somme de dix-huit mille trente écus, sans se faire donner le moindre contre-billet, ce qui ressemble bien à *Voltaire*! Il affirme de plus qu'il m'a donné cette somme, pour acheter à Dresde des diamans et des pelisses au prix courant à trente-cinq écus la pièce. Je lui prouve par plusieurs billets et des ordres écrits de sa main, la vérité de tout ce que j'avance; il est assez hardi de dire que ce sont des billets que j'ai retirés de la cheminée, après qu'il les avait jeté au feu. Je lui ai donné un billet qui commence: *J'ai vendu à Mr. les articles suivans*, il a passé la plume par-dessus toutes ces lettres pour que cela ressemblât à son écriture, et a ajouté au haut du billet *pour payement de trois mille écus, par moi réglé*. Ce style laconique se mesurait sur le peu de place qu'il y avait au haut du billet, d'où il a rayé l'accent de l'é du mot taxé, et a ajouté *ables*, pour en faire brillans taxa-

bles, ce qu'il n'a pu faire dans le même billet du mot estimé, parce qu'il était trop près des autres mots. Cette contradiction, le stile, la différente couleur de l'encre, l'estropiement des lettres, le commencement du mot *j'ai vendu* par un grand *J*, lui prouve assez son crime. Je présente un certificat comme quoi il a envoyé les diamans pour être taxés chez *Reclam*, et il ose le nier; il présente une autre taxe qui était faite par cinq metteurs en œuvre, tous gens qui travaillent uniquement pour *Ephraïm*, et qui ont taxé selon qu'*Ephraïm* le leur a commandé.

Juste et respectable Public, quelles doivent être mes prétentions? soyez mon juge, oubliez pour un moment les ouvrages immortels du grand poëte et du philosophe, et prononcez vous-même ma sentence.

P E R S O N N A G E S.

ANGOULE-TOUT, Tantale en procès.

MAMON, génie d'*Angoule-Tout*.

ISMAEL, juif jouaillier.

RABINET, jouaillier juif, fils d'*Ismaël*.

ABIME-LOUCHE, conseiller de justice.

GRIPE-PAR-TOUT, I sergent.

AVALOIRE, II sergent.

CRISPIN, valet d'*Angoule-Tout*.

BOUDINET, avocat d'*Angoule-Tout*.

BRANLEFIN, avocat de *Rabinet*.

Garde de soldats.

T A N T A L E

EN PROCÈS.

S C E N E P R E M I E R E.

ANGOULE-TOUT MAMON.

ANGOULE-TOUT *l'embrassant.*

VIENS-ÇA, mon cher Mamon, ne m'abandonnes pas,
Toi seul es ce que j'ai de plus cher ici bas,
Soutien de ma vieillesse, appui qui me soulage,
Mes plus beaux vers sans toi ne feraient plus d'usage;
Tu fais seul mon bonheur et ma félicité,
Sans toi mes vers iraient dans le fleuve Léthé,
Mais grâce à tes faveurs, je n'ai point ces alarmes,
Les grands dans tous mes vers trouvent beaucoup
de charmes;

Mon nom est recherché, j'en tire des honneurs,
Il est même connu de tous les imprimeurs,
Viens-donc, approche-toi, tu réveilles mes rimes,
Tu ranimes en moi les vers les plus sublimes.
Quoi, tu ne me dis rien ! quel est donc ce défaut !

M A M O N.

Monsieur, je suis rouillé du bas jusques en haut.

A N G O U L E - T O U T.

Comment ?

M A M O N.

Vous me laissez toujours comme un hermite,
Je suis reclus chez vous quand on vous rend visite,
Je ne puis voir aucun qui vous soit bien connu,
Qu'aussi-tôt dans un coin je ne sois détenu.
Vous m'empêchez de voir et ma peine est mortelle,
Je ne vous suis jamais plus cher qu'à la chandelle;
Si vous persévérez à me tenir caché
Vous mourrez, que je crois, dans ce vilain péché.

A N G O U L E - T O U T.

Hélas ! mon cher Mamon, tu connais peu le monde,
S'il jetait l'œil sur toi ma perte est sans seconde;
Je ne te verrais plus, tu ferais enlevé;
Mon cœur dans le chagrin se verrait engravé;
Le jour me porterait un malheur sans ressource
Si tu voulais le voir y faire quelque course;
Non, crois-le, je le dis, il est plus à propos
Que tu restes chez moi dans un coin en repos.

M A M O N.

Mais, Monsieur, je m'enrouille à rester de la forte;
Un peu d'air fait grand bien, sur-tout l'air de la porte.

A N G O U L E - T O U T.

Tu ne fortiras point, j'y prends trop intérêt.

M A M O N.

Hé ! Monsieur, pensez-y ; quoi ! toujours en arrêt ?

C'est augmenter ma rouille.

ANGOULE-TOU T.

Il n'importe, te dis-je,
Tu dois être content que moi seul te dirige;
La rouille ne fait rien; mais pour fuir tout jarnac
Comme un autre Scapin, fourre-toi dans ce sac.

Il lui montre un grand sac.

J'appréhende quelqu'un, les filoux font leur ronde;
Que si je te perdais, je perdrais tout le monde.

MAMON.

Mais, Monsieur, m'enfermer dans un sac! quel moyen!
Je m'en vais étouffer; cela n'ira pas bien.

ANGOULE-TOU T.

Tu n'étoufferas pas, j'aurai soin d'heure en heure
De t'aller visiter. (*)

Ici il le fourre dans le sac.

MAMON, dans le sac.

Quelle sombre demeure
Que d'être dans un sac!

(*) Il faut considérer que ce Mamon qui est le génie de notre héros doit être un homme habillé de Frédéric's d'or et de ducats de la même espèce, qu'il en doit être farci depuis la tête jusqu'aux pieds, tant par devant que par derrière.

ANGOULE-TOUT.

C'est pour ta sûreté
Ainsi que pour la mienne.

MAMON.

Ah ! j'aime la clarté.

ANGOULE-TOUT.

Tu ne la verras pas , fais ce que je t'ordonne.
Fourre-toi pour ton bien comme pour ma personne ,
Fourre-toi dans ce sac et n'en bouge jamais ,
Que quand je te ferai respirer un air frais.

Angoule-Tout ici le fourre.

MAMON.

Comme vous me fourrez ! mais qu'un diable m'enlève
Si je ne vous fuis pas , pour peu que le sac crève.

ANGOULE-TOUT *avec de la cire et une chandelle.*

Vas , n'appréhende rien , le sac n'est pas si clair ;
Je le cacheterai pour qu'il n'entre point d'air.

MAMON.

Mais prenez garde ici de brûler ma cervelle ,
La cire est un peu chaude et j'en aurais dans l'aile.

ANGOULE-TOU T.

Ne crains rien , fourre-toi , bon , voilà qui va bien ,
Cachetons.

M A M O N.

Ahi ! la cire !

ANGOULE-TOU T.

Hé ! tout cela n'est rien ,
Ne dis mot , c'est un feu qui passe comme l'ombre.

M A M O N.

Ne quitterai-je point cette demeure sombre ?

ANGOULE-TOU T.

Non , je te le défends , je t'y tiens tout exprès ;
Sur le fac j'aurai l'œil , n'en bougerai d'auprès.

S C E N E II.

ANGOULE-TOUT , *parle seul à côté de Mamon
qui est dans le sac.*

APPELONS maintenant mon valet, c'est un drôle,
Qu'ont tient par-tout furtif, c'est ce qui me désole;
Sa manière d'agir m'irrite quelquefois,
Et je crois toujours voir à ses mains de la poix;
Quand chez moi je me mets à compter des espèces,
Il me mange des yeux, visite mes adresses,
Lit et relit souvent ce qui n'est pas permis;
Quoique je n'en ai qu'un, il vaut cent ennemis,
Crispin !

S C E N E III.

CRISPIN, ANGOULE-TOUT, et MAMO
dans le sac.

CRISPIN.

MONSIEUR !

ANGOULE-TOUT.

Allons, qu'on me fasse un message,
Qu'on ne me prenne rien, et sur-tout qu'on soit sage !

Dis moi, n'as-tu point mis ici rien de côté ?
il lui tâte les poches.

C R I S P I N.

Monsieur, vous faites tort à ma fidélité.

A N G O U L E - T O U T.

Voilà comme tous ceux que l'on voit en service
Raisonnent, mais pourtant si je trouve un indice
Qui t'accuse d'avoir usurpé sur mon bien,
Que me répondras-tu ?

C R I S P I N.

Monsieur, il n'en est rien ;
Je suis valet fidèle et ne suis jamais traître.

A N G O U L E - T O U T.

Oui, mais tu manges trop, et moi qui suis ton maître,
Ignore-tu, dis-moi, qu'il me faut payer tout ?
Ce trop grand appétit n'est pas trop de mon goût,
Tu dois te modérer, quoi qu'enfin l'on te dise,
Prendre un peu sur ta bouche et fuir la gourmandise ;
Je ne vois point en toi que tu t'es amendé.

C R I S P I N.

Je ne fais pas, Monsieur, comme vous l'entendez ;
Vos soupçons envers moi me paraissent funestes ;
Sans jamais déjeûner, je n'ai rien que vos restes,
Encor petitement.

A N G O U L E - T O U T.

Voyez le franc menteur,
Après qu'il s'est soulé fait le murmureur,

Finissons tout ceci sans tarder davantage,
 Il faut dès à présent m'aller faire un message
 Chez un juif jouailler qu'on nomme Rabinet;
 Dis-lui que je l'attends seul dans mon cabinet,
 Qu'il apporte avec lui de ses plus rares pierres,
 Et des bagues aussi de toutes les manières;
 Emeraudes, brillans, en un mot ce qu'il a,
 Pour mieux en acheter je veux voir tout cela;
 Vas, ne perds point de temps, la chose est nécessaire;
 Je veux paraître en cour un homme extraordinaire.
Ici Crispin jette un coup d'œil sur le sac.
 Que regardes-tu là ?

C R I S P I N.

Ce sac est bien gros.

A N G O U L E - T O U T.

Ce n'est pas pour ton nez que le four chauffe ici,
 Va-t'en, fais seulement ce que je te commande.

C R I S P I N *à part en s'en allant.*

Oui j'y vais... mais vit-on avarice plus grande ?
 La preuve en est certaine et quand j'y songe encor
 Je ne puis l'oublier sans perdre l'effor.

SCENE

S C E N E I V.

RABINET, CRISPIN.

CRISPIN.

Ce crasseux, ce vilain, ce maître en ladgeries
Renferme encor sous clef tout reste de bougies;
Un jour que par hasard j'en pris un ou deux bouts,
Lors il me menaça de me rouer de coups,
Me traita de fripon, me vomit mille injures,
Il me fallut pourtant essuyer ses murmures;
Et sur-tout l'habit noir qu'il a fait rétrécir
L'ayant eu d'un bourgeois ne pouvant s'en servir.

RABINET.

Comment? que vous a dit Monsieur Angoule-tout?
D'acheter mes brillans ferait-il bien résout?

CRISPIN.

Il est résous, vous dis-je, effacez tous vos doutes,
Pour vos pierres, croyez qu'il vous les prendra toutes;
Pierres ou bien brillans, il en est amateur;
Suivez-moi, vous verrez si je suis un menteur.

RABINET.

Je vais donc me charger de toutes mes richesses.

Corresp. du roi de P.... Tome III. Cc

C R I S P I N.

Vous ne ferez pas mal, comptez sur les espèces;
Il en est bien pourvu; comme il a du crédit,
Qu'il est aimé des grands, allons, sans contredit.
Suivez-moi, Rabinet.

R A B I N E T.

La valeur que je porte,

C R I S P I N *l'interrompant.*

Mon Dieu, je n'entends rien au calcul.

R A B I N E T.

Il importe

Pour dix-huit mille écus, c'est la juste valeur;
Je fais bien que la cour ne souffre aucun voleur;
Et comme votre maître est un fameux poète
Je ne risquerai rien de lui livrer ma boîte.

C R I S P I N.

Non, vous dis-je, partons sans tarder cette fois,
Suivez-moi, Rabinet, sans compter sur vos doigts,
Je vais vous faire voir son cabinet sur l'heure;
Entrez et parlez-lui, c'est ici sa demeure.

Il le tire par la manche.

Attendez, laissez moi, je veux vous devancer;
On n'entre pas ainsi, je vais vous annoncer.

R A B I N E T.

Hé bien! allez, j'attends, revenez au plus vite.

S C E N E V.

RABINET *seul avec ses brillans.*

JE compte m'enrichir d'une telle visite ;
 Si son maître m'achète ici tout ce que j'ai,
 Personne ne saura le gain que je ferai.
 Je passerai d'ici pour aller en Hollande ;
 Des Juifs je me verrai de la plus riche bande ;
 De-là je parcourrai les terres et les mers ,
 Sans craindre le danger de ses gouffres amers ;
 Et dès que j'aurai vu les quatre coins du monde ,
 Lors je m'établirai , c'est sur quoi je me fonde.
 Mais voilà justement le maître et son valet.

S C E N E V I.

CRISPIN, ANGOULE-TOUT, RABINET.

CRISPIN *d'Angoule-tout.*

MONSIEUR, voilà le juif, mais juif en tout complet,
 Qui porte des brillans comme des gringuenaudes.

RABINET *d'Angoule-tout.*

Excusez , il veut dire ici des émeraudes.

CRISPIN.

C'est justement cela ; je suis peu connaisseur.

ANGOULE-TOUT à *Rabinet.*

En fait de beaux brillans, je suis votre acheteur;
En avez-vous beaucoup?

R A B I N E T.

Oui, bien pour dix-huit mille
Quatre cents trente écus; nul jouailler en ville
N'y pourrait contredire.

A N G O U L E - T O U T.

Hé bien! soit entre nous,
Montrez-les sans façon, je les achète tous.

R A B I N E T.

Monsieur, voilà ma boîte et sans cérémonie.

A N G O U L E - T O U T.

Ouvrez-la donc un peu.

R A B I N E T *la lui ouvre.*

Je l'ai fort bien garnie;
Sa valeur monte bien à dix-huit mille écus,
Quatre cents trente.

A N G O U L E - T O U T, *prenant sa boîte.*

Allez, nous sommes convaincus
De sa valeur, je crois que le tout est de prise,
Que vous n'avez jamais de fausse marchandise.

Ici il tire un billet de sa poche en place d'argent.
Mais prenez ce billet, mon nom y porte coup,
Mon banquier de Paris vous remettra le tout.

RABINET.

Monsieur, je ne saurais, la chose est impossible;
L'argent comptant vaut mieux.

ANGOULE - TOUT *tenant toujours sa boîte.*

Vous êtes bien terrible,
Allez, allez-vous-en à Dresde; je connais
Certain autre banquier qui, par-tout où j'étais,
M'a toujours fait plaisir, c'est un de mes intimes,
Il fait aussi combien j'ai gagné par mes rimes;
Il ne manquera pas, en voyant mon billet,
De bien vous rembourser jusqu'au bas du feuillet.

RABINET.

Voyons-le donc, est il conforme à la justice?

ANGOULE - TOUT *lui donne un billet faux,*
gardant sa boîte.

Oui, vous n'y trouverez ni fraude ni malice.

RABINET *le prenant comme bon.*

Je partirai demain indubitablement.

ANGOULE - TOUT.

Adieu donc, à revoir.

CRISPIN *à part, s'en allant avec son maître.*
Il en tient sûrement.

S C E N E V I I.

R A B I N E T *seul.*

TOUT ceci peut causer mon gain ou mon dommage;
 Mais dans le fond j'ai peine à faire un tel voyage;
 La plupart des discours sont ainsi que du vent;
 Je veux en avertir mon père auparavant;
 Le voici par bonheur, ah l'heureuse rencontre!

S C E N E V I I I.

R A B I N E T, I S M A E L.

R A B I N E T.

MON père, permettez qu'ici je vous démontre
 Un fait qui vous fera faire réflexion,
 Comme je dois agir dans une occasion
 Touchant un gain que m'offre une fortune ouverte.

Il lui montre le billet.

Je pense là-dessus ne pas trouver ma perte.

I S M A E L.

Quel est donc ce papier?

R A B I N E T.

C'est un certain billet
 Qu'un poëte de cour, qui n'a qu'un seul valet,

Ma mis entre les mains (je le crois honnête homme).
Je dois pour ce billet recevoir une somme
De dix-huit mille écus, et m'ayant obligé
Pour quatre cents reçus j'ai pris de lui congé.
Je pars demain pour Dresde avec cette assurance ;
Mais je veux prendre ici votre conseil d'avance.

ISMAEL.

Ah ! mon fils, je ne fais, certes je crains pour vous,
Oui, je crains, je le dis, j'aperçois là-dessous
Pour vous comme pour moi quelque fraude funeste,
Réfléchissez-y bien, je ne dis pas le reste ;
Faites examiner avant que de partir
Ce billet par quelqu'un. A ne vous point mentir,
Je doute qu'il soit bon.

RABINET.

Que dites-vous, mon père !
Monsieur Angoule-tout me paraît fort sincère ;
Son valet est venu de sa part me chercher,
Je n'ai pu m'en défendre, il m'a fallu marcher,
Lui montrer mes brillans sans craindre qu'il les pince,
Comme c'est un poëte aimé, chéri du prince,
Il les a retenus. Pour moi, de mon côté,
Recevant son billet je n'ai point hésité
De les lui laisser prendre, et comme il est brave homme,
Je ne saurais manquer de recevoir la somme
Conforme à son billet.

ISMAEL.

Mais ne voyez-vous pas
Les ratures qu'il a ? Sur un semblable cas

Ouvrez les yeux , mon fils , pénétrez bien les choses :
Les épines toujours sont couvertes de roses ;
Tout billet griffonné , je n'en dis rien de bon.

R A B I N E T.

Ah ! ciel ! quand je le pris , je l'ai pris à tâtons ,
Je vais le rapporter , ciel ! foyez-moi propice
Vit-on pareille fourbe et plus grande injustice ?

I S M A E L.

Allez , mon fils , allez , je vais à la maison ,
Tâchez , si vous pouvez , d'en retirer raison.

S C E N E I X.

R A B I N E T , C R I S P I N.

R A B I N E T.

JE suis perdu Crispin , j'ai fait une bétise ,
Ou ton maître , je crois , n'a pas eu bonne vue ;
Mais comme on fait au fond qu'il est judicieux ,

Ici il lui montre le billet en question.

Sur ce billet ici qu'il ouvre un peu les yeux ,
Il verra qu'il est faux et tout à fait contraire
A l'accord qu'avec lui j'ai fait.

C R I S P I N.

Méchante affaire !
Mon pauvre Rabinet , par ma foi , je vous plains ,

Réglez-vous aujourd'hui sans attendre à demain ;
 Si le billet est faux , comme vous dites l'être ,
 J'apprehende pour vous , car je connais mon maître.
 Il vous niera le fait , et dans ce reniment
 Il soutiendra sa cause ; et tout soudainement ,
 Comme il a force en main , il peut vous faire mettre ,
 Dans un cachot d'abord , je puis vous le promettre ,
 S'il vient à vous nier que ce billet soit faux
 Ou bien que vous l'avez changé.

R A B I N E T.

De ces défauts
 Je ne suis point capable , et je suis trop sincère
 Pour faire un pareil coup ; non , tout ce que j'espère ,
 C'est d'en avoir un autre en rendant celui-ci ;
 Allez lui dire , allez , je vous attends ici.

S C E N E X.

R A B I N E T *seul.*

LES poètes souvent font des oiseaux à craindre ,
 Mais avec celui-ci je ne puis me contraindre ;
 J'aime la vérité , la droiture , et mon cœur
 S'en est toujours flatté sans faire aucune erreur ;
 Que s'il ne reprend pas son billet , qu'il me rende
 Au moins tous mes brillans , ou je veux qu'on me
 pendre ,

Si je ne vais au prince en faire mon rapport ,
 Nous verrons qui de nous aura droit , aura tort ;
 Il a ma marchandise , il ne peut s'en défendre ;

Les quatre cents écus, je veux bien les lui rendre,
 Reprendre mes brillans, et ce faisant ainsi
 Je me verrai bientôt hors de tout ce souci.
 Mais le voilà qui vient.

S C E N E X I.

ANGOULE-TOUT, Gardes de soldats,
 CRISPIN.

ANGOULE-TOUT.

QUEL est donc ce murmure ?
 Vous n'êtes pas parti ? quoi ! faut-il que j'endure
 Un juif qui m'a trompé, qui pour de faux brillans
 Prend quatre cents écus, et filoute céans.

R A B I N E T.

Comment ! votre billet est faux, n'est point fidèle ;
 Je viens pour vous le rendre, et la somme réelle
 De quatre cents écus que j'ai reçus de vous.

ANGOULE-TOUT.

Gardes, faisissez-moi ce maître des filoux,
 Qui fouille impunément la demeure royale
 Par des tours de fripons. Cette ame déloyale
 D'un juste-au-corps de pierre il faut le revêtir ;
 Prenez-le sans quartier, s'il ne veut pas sortir.

R A B I N E T.

Oui, oui, je fortirai, telle supercherie
 Le prince la fera, c'est une fourberie ;

Il est trop juste et sage, en cette occasion
Pour ne m'en pas donner de satisfaction.

ANGOULE-TOUT.

Gardes, tenez-le bien, empêchez qu'il ne sorte;
Avec un pareil drôle il faut avoir main-forte;
Otez-lui cette bague, elle appartient à moi,
Le coquin me l'a prise. Ah! je jure, ma foi;
Mais voyez ce fripon, que la fièvre quartaine
Le puisse bien ferrer pour l'apprendre à voler.

RABINET *à la garde qui veut s'en saisir.*

Elle est à moi, Messieurs, laissez-moi donc parler,
Depuis six ans entiers j'ai porté cette bague,
J'en ai fait un achat lorsque j'étais à Prague;
Comment peut-elle donc être à lui? sur ce cas
J'en ai sur moi, Messieurs, de bons certificats;
Qu'il me rende plutôt mes brillans qu'il recèle,
Ou je vais chez le prince en porter la nouvelle.

Il sort.

S C E N E X I I .

ANGOULE-TOUT, Gardes de soldats,
CRISPIN.

ANGOULE-TOUT *à la garde.*

C O M M E N T ! vous le laissez partir ? c'est un fripon ;
Il ne faut pas le croire , et j'en aurai raison.
Gardes , retirez-vous , vous avez les mains mortes ,
Je saurai bien l'avoir par d'autres mains plus fortes.
Ici la garde se retire.

S C E N E X I I I .

ANGOULE-TOUT, CRISPIN,
et M A M O N *dans le sac.*

ANGOULE-TOUT.

C R I S P I N , ne laisse plus entrer un tel fripon ;
Que s'il revient encor , donne-lui du bâton ,
Et qu'on me laisse seul.

SCÈNE XIV.

ANGOULE-TOUT, MAMON *dans le sac.*

ANGOULE-TOUT.

MA cervelle est troublée;
Le monde tous les jours me vient prendre d'emblée;
Je ne puis faire un pas sans voir quelque fripon,
Mais voyons dans le sac, mon cher ami Mamon.
Es-tu là, dis-le moi ?

MAMON *dans le sac.*

Certes, Monsieur, j'étouffe;
Faute de respirer, ah ! c'en est fait, je bouffe,
Que si votre sac crève, adieu le superflu ;
Je fuirai par un trou, vous ne me tiendrez plus.

ANGOULE-TOUT.

Comment, mon cher Mamon ! je crois que tu veux rire,
Le sac est des meilleurs, comme je le désire ;
Tiens, je viens t'apporter, pour augmenter ton prix,
Des brillans des plus beaux, dont tu feras surpris.

MAMON.

Ouvrez-moi donc le sac que je les considère.

ANGOULE-TOUT *lui donne ici de l'air.*

Attends, je vais l'ouvrir.

Ici Mamon montre seulement sa tête hors du sac.

Les vois-tu bien ? j'espère
Que tu les garderas bien précieusement.

M A M O N.

Oui, je les garderai.

A N G O U L E - T O U T.

Fais m'en donc ferment.

M A M O N.

Foi de Mamon.

A N G O U L E - T O U T.

Fort bien, rentre donc en ton centre.

M A M O N.

Vous m'allez renfermer ?

A N G O U L E - T O U T.

Je crains que quelqu'un n'entre,
Garde-moi ces brillans, ne souffle pas un mot;
Reste tranquille ici, je reviendrai tantôt.

M A M O N.

Vous me rempaquetez d'une façon terrible;
Je voudrais que le sac ne fût pour vous qu'un crible.

A N G O U L E - T O U T.

Tous tes souhaits sont vains, sur un ton absolu
A te serrer toujours je suis fort résolu.

M A M O N , *rentrant au sac.*

Pauvre Mamon !

ANGOULE-TOUT , *le fourrant dans le sac.*

Tais-toi, pauvre avec des richesses,
C'est-là l'unique but de toutes mes tendresses.
*Ici la musique fait un intermède en attendant que le
procès vienne.*

S C E N E X V.

RABINET, ABIME-LOUCHE, GRIPE-
PARTOUT, AVALOIRE, BOUDINET,
BRANLEFIN.

R A B I N E T , *à Abime-louche.*

O temps ! ô siècle ! ô mœurs ! un savant l'a bien dit.
Je viens à vous, Monsieur, pour avoir du crédit,
Contre un Angoule-tout, c'est ainsi qu'on le nomme.
Oui, de chagrin mon père en est mort. Le pauvre
homme

Ayant appris ma perte et les brillans changés,
Car ce ne sont pas ceux dont je m'étais chargé,
Ce ladre au fond du cœur par un tour de poète,
Pour quatre cents écus s'est faisi de ma boîte,
Tandis que dix-huit mille au fait manquent encor,
Il prétend retenir ce que j'ai de trésor.
Mais je le plaiderai de quel côté il courbe.
Cette bague à mon doigt fait connaître sa fourbe,
Il voulut s'en saisir, me traitant de voleur ;

Mon père l'apprenant en est mort de douleur ,
 Cependant j'ai fait voir que j'avais cette bague ,
 Depuis fix ans entiers, que je l'avais de Prague :
 Mais lui sans s'émouvoir m'a traité de fripon ,
 Retenu mes brillans sans aucune raison ;
 Je viens très-humblement implorer la justice
 Contre un crime pareil fait à mon préjudice.

A B I M E - L O U C H E .

Si vos rapports sont vrais, qu'ils soient bien assortis,
 Pour m'en éclaircir mieux je veux voir les parties;
 Car j'ai l'ordre du prince, et sur pareille chose
 Il faut vous préparer à plaider votre cause ;
 Que si vous la perdez il y va de la mort,
 Un favori n'est pas pour qu'on lui fasse tort.

Ici il dit à un des sergens :

Qu'on aille le chercher promptement.

G R I P E - P A R T O U T .

Il arrive.

A V A L O I R E .

Par ma foi, le voilà.

SCENE

SCENE XVI.

ANGOULE - TOUT , RABINET , ABIME-
LOUCHE, GRIPE-PARTOUT, AVALOIRE,
BOUDINET , BRANLEFIN , CRISPIN.

ANGOULE-TOUT.

COMMENT ! cette ame juive
Ose paraître ici.

RABINET.

Qui n'y paraîtrait pas ?
Vous avez mes brillans.

ABIME-LOUCHE.

Terminez vos débats.
Angoule-tout parlez.

ANGOULE-TOUT.

Faut-il que l'imposture
Règne dans le commerce et qu'encore on l'endure.
Que la fraude se glisse à tout moment chez nous,
Qu'on nous fasse passer pour fins de faux bijoux.
Oui, j'ai tous ses brillans comme un entier indice
Qu'ils sont faux, et je viens les montrer en justice
Contre lui, ce fripon ! je le dis hautement.

*Ici il tire de sa poche de faux brillans qu'il jette sur
une table.*

Jugez-en, les voilà, l'injuste les dément;

D d

Mais je les tiens pour faux, qu'il dise le contraire,
Voudrait-il démentir le meilleur lapidaire ?

R A B I N E T *les examinant.*

Ah ! ce ne sont pas ceux que je vous ai vendus ;
Si vous le soutenez, je suis homme perdu.

A N G O U L E - T O U T .

Oui, je te le soutiens, méchante conscience !
Veux-tu qu'après ce tour j'aie en toi confiance.

B R A N L E F I N *d'Abime-louche.*

Monsieur, cet homme est faux dans son raisonnement.

R A B I N E T .

J'en leverai les mains sur mon propre serment.

B O U D I N E T .

Non, nous n'admettons point qu'un juif parmi
nous jure.
Le prince ne veut pas de telle procédure.

B R A N L E F I N .

Mais lorsque Angoule-tout n'a pas l'air d'un chrétien,
Rabinet peut jurer sans faire tort à rien.

A B I M E - L O U C H E .

Cette réplique rend les choses indécises,
Mais moi je vais ici les rendre plus concises ;
Décidons ce procès, j'ai l'ordre de la cour,
Si ces brillans sont faux, comme on le voit au jour,

Ou qu'on les ait changés comme le juif rapporte,
Angoule-tout, donnez la clef de votre porte,
Si vous êtes croyable, on le verra par-là.

ANGOULE-TOU T.

Non, vous ne l'aurez pas. Qu'est-ce donc que cela ?
Croyez-vous contre moi jouer ce méchant rôle,
Vous devriez vous taire et croire à ma parole.

ABIME-LOUCHE.

Doucement, votre clef terminera le tout;
J'ai droit de procéder, de juger jusqu'au bout.

ANGOULE-TOU T.

Je ne la donne point.

ABIME-LOUCHE.

Il faut rendre justice
A qui le droit est dû.

GRIPE-PARTOUT à *Angoule-tout.*

Cà que l'on obéisse;
Le prince le prétend.

AVALOIRE *le pousse et lui prend la clef de sa poche.*

Allons donc, sans mic-mac.

ANGOULE-TOU T.

Quoi! vous me la prenez! ô voleur! ah! mon sac!

ABIME-LOUCHE.

Il faut que tout soit vu, qu'on fasse la visite.
Allez fergens, allez, qu'on l'exécute vite.

S C E N E X V I I.

ABIME-LOUCHE, ANGOULE-TOUT,
RABINET, BRANLEFIN, BOUDINET,
CRISPIN.

ABIME-LOUCHE à *Angoule-tout*.

EN attendant, Monsieur, reposez-vous un peu.

CRISPIN à part.

Ah! j'ai peur que son sac ne perde à tout ce jeu.

ANGOULE-TOUT s'*asseyant*.

Contre le droit des gens, faut-il que l'on agisse?

ABIME-LOUCHE s'*asseyant*.

Mais le prince l'ordonne, il faut qu'on obéisse;
Croyez que ce qu'il fait est toujours juste et bon;
Qu'il ne laisse jamais impuni un fripon.

ANGOULE-TOUT.

Comment faut-il qu'un juif me fasse telle affaire,
Qu'il me cite en justice et soit mon adversaire?
Un coquin à rouer.

RABINET.

Je suis fort innocent.

Je veux ce qui m'est dû, la justice y consent.

ABIME-LOUCHE.

Paix. Voilà le retour de nos fergens.

SCENE XVIII.

GRYPE-PARTOUT, AVALOIRE, *portans tous deux Mamon dans le sac*, ANGOULE-TOUT, CRISPIN, RABINET, BRANLE-FIN, BOUDINET.

GRYPE-PARTOUT *posant le sac à terre.*

LA peine
De porter ce gros sac, nous a mis hors d'haleine.

AVALOIRE *posant l'autre bout.*

Il est diablement lourd.

ABIME-LOUCHE *aux sergens.*

Faites-en l'ouverture.

ANGOULE-TOUT *les en empêchant.*

Je m'oppose à ce fait, et romps la procédure;
Le Dieu de ma fanté s'y trouve, il est dedans;
Si vous l'allez ôter, je cours mille accidens.

ABIME-LOUCHE.

Ouvrez le sac, sergens, laissez-le toujours dire.

A N G O U L E - T O U T .

Crispin , aide-moi donc , prends ce bout contre eux ,
tire.

M A M O N *dans le sac , fait entendre une grosse
voix , disant ,*

Je suis le Résistible.

A B I M E - L O U C H E *étonné s'enfuit avec les autres.*

O ! prodige étonnant.

G R I P E - P A R T O U T .

Un sac qui parle.

R A B I N E T .

Ah Ciel !

A V A L O I R E *et les autres..*

Fuyons tous maintenant.

S C E N E X I X .

A N G O U L E - T O U T , M A M O N , C R I S P I N .

A N G O U L E - T O U T .

J E vois que le ciel prend fort à cœur ma cause.

Ici il s'assied sur le sac.

Mon aimable Mamon , sur toi je me repose.

M A M O N.

Monfieur, vous me bleffez par votre pefanteur;
Qu'ai-je donc entendu ? quelle eft donc cette rumeur ?
Ouvrez, je veux voir clair; l'enfermé me fuffoque;
Ce fac, à tout moment, contre moi s'entre-choque;
Je me fens baloter, je ne fais pas comment.
Pourquoi donc me donner un autre mouvement ?

A N G O U L E - T O U T.

Hélas ! mon cher Mamon, ce n'eft pas moi ; la pièce
Qu'on vient de m'en jouer de beaucoup t'intérefte ;
Si tu n'avais parlé des coquins t'auraient pris ;
Mais ton parler les a fort vivement furpris,
De forte qu'ils fe font mis à fuir tous enfemble,
Mais va, raffure-toi, je vais comme il me femble,
Te remettre en ton trou, ne bouge pas de-là.
Je m'en vais à la cour rapporter tout cela.

S C E N E X X.

C R I S P I N *feul.*

J E ne fais fi je dors, fi je rêve, ou je veille ;
Mon maître eft un grand homme, et c'eft une mer-
veille.

Quand on le voit parler à fon fac, on dirait
Que quelque diablerie ici s'en mêlerait :
Il rompt toute juftice, il envoie un juif paître,
Lui retient fes brillans, que penfer d'un tel maître ?

Avare, ladre, chiche; à ces trois qualités
 On peut le reconnaître. Il a plusieurs traités :
 Traité d'ame hautaine, et traité d'avarice,
 Traité de ladrerie, et traité d'injustice,
 Traité de pur orgueil, traité d'ambition,
 Traité de vrai mépris, traité de passions,
 Traité sur son Mamon, traité des plus traitables;
 Et pour conclure enfin, traité de tous les diables.

Fin du Tantale en procès.

PORTRAIT DE M. DE VOLTAIRE,

1756.

LA taille de Mr. de *Voltaire* est très-mince, moyenne plutôt que grande ; avec une constitution échauffée et atrabilaire, et un visage décharné, il a un regard ardent et pénétrant, des yeux vifs et malins. Ses actions par fois absurdes par vivacité, paraissent animées du même feu que ses ouvrages. Semblable à un météore, qui se présente et s'éclipse incessamment devant nos yeux, il nous éblouit par son lustre. Un homme d'une pareille constitution ne saurait être que valétudinaire. C'est la lame qui use son fourreau. Gai par habitude, grave par régime, ouvert sans franchise, politique sans finesse ; connaissant le monde et le négligeant ; il est tour à tour Aristippe et Diogène ; aimant le faste et méprisant les grands, il est sans gêne avec ses supérieurs, retenu envers ses égaux. Poli dès le premier abord il devient bientôt froid et vous glace. Il se plaît à la cour et s'en rebute. Avec un grand fond de sensibilité il ne forme que peu de liaisons, et ne s'abstient des plaisirs que faute de passion. S'il s'attache c'est par légèreté plutôt que par choix. Il raisonne sans principes, et par-là est sujet, comme tout autre, à des accès de folie. Avec une tête ouverte il a un cœur corrompu ; il pense sur tout, et tourne tout en ridicule. Libertin sans tempérament, il moralise sans avoir des mœurs. Vain au suprême degré, mais encore plus avaricieux que vain, il écrit moins pour la gloire que pour l'argent, ne travaillant, pour ainsi dire, que pour vivre ; quoique fait pour jouir il ne se lasse d'amasser. Tel est l'homme, voici l'auteur.

Nul poète ne fait des vers avec plus d'aisance ; mais cette facilité le gâte, parce qu'il en abuse.

Aucune de ses pièces n'est finie , car il ne se soucie pas de les retoucher avec attention. Ses vers sont riches , élégans , et pleins d'esprit ; cependant il réussirait mieux dans l'histoire , s'il était moins prodigue de réflexions et plus heureux dans ses comparaisons , par lesquelles il a néanmoins mérité des applaudissemens. Dans son dernier ouvrage où il critique et corrige *Bayle* , il le copie et l'imité.

Un auteur qui veut écrire sans passion et sans préjugé doit , dit-on , n'avoir ni religion , ni patrie : c'est presque le cas de *Voltaire*. Personne ne le taxera de partialité pour sa nation ; il est au contraire possédé par la rage des vieux radoteurs qui vantent sans cesse le temps passé aux dépens du présent. *Voltaire* loue continuellement les différens pays de l'Europe , il n'y a que le sien dont il se plaigne. Sur la religion il ne s'est point formé de système , et sans quelque levain anti-janséniste , qui perce en plusieurs endroits de ses écrits , il posséderait sans contredit cette indifférence et ce désintéressement si désirés pour former l'auteur.

Versé dans la littérature étrangère , autant que dans la française , il n'est pas moins fort dans cette érudition mixte si en vogue de nos jours. Il est politique , physicien , géomètre , enfin tout ce qu'il veut ; mais manquant de force pour approfondir ces sciences , il n'a pu que les effleurer ; sans beaucoup d'esprit il ne brillerait dans aucune. Son goût est plus délicat que juste. Il est satyrique , agréable et ingénieux , mauvais critique , et amateur des sciences abstraites ; il a l'imagination très-vive , et , ce qui paraîtra étrange , il n'a presque point d'invention. On lui reproche qu'en passant sans cesse d'une extrémité à l'autre , il est tantôt philanthrope , tantôt cynique , tantôt panégyriste immodéré , tantôt satyrique outré. En un mot , *Voltaire* voudrait être un homme extraordinaire , et il l'est très-certainement.

cie
ont
il
ins
les
ité
où
e.
ans
rie:
e le
con-
qui
du
erens
il le
né de
, qui
pollu-
défin-
t que
dans
rs. Il
ut ce
ppro-
rer;
une.
que,
ama-
très-
esque
t sans
t phi-
mmo-
ltaire
l'est

